

CORRIGÉ
TECHNOLOGIQUE - LIBAN 2022
PHILOSOPHIE

SUJET CORRIGÉ DU 9 JUIN

SUJET 1 : Faut-il préférer le naturel à l'artificiel ?

Thème : la nature.

Problématique : la question est de savoir s'il est impératif et nécessaire de donner notre préférence au naturel plutôt qu'à l'artificiel. Le verbe « falloir » insiste sur cette double dimension de la nécessité et du devoir.

Enjeu : l'homme étant un être à la fois naturel et artificiel, du fait qu'il est doté d'un corps et d'un esprit, pourquoi donc faudrait-il qu'il donne primauté à l'un plutôt que l'autre ? Cette question ne trouve-t-elle pas une résonance particulière de nos jours, où l'homme semble bien délaissé outre mesure la nature ?

I. Bien sûr qu'en théorie, il faut préférer le naturel à l'artificiel : nous vivons dans un monde de nature où la spontanéité et le respect de ce qui nous entoure prévaut.

1. L'artificiel serait factice.

Idée : L'adjectif « artificiel » est très péjoratif et équivaldrait à du factice.

Argument(s) : Dans la langue courante, le départage se fait très bien entre l'artificiel, jugé comme sonnante faux, et le naturel, au contraire synonyme d'authenticité et d'honnêteté. Ce point de vue reflète qu'on a tendance à être conservateur et à se méfier de l'artificiel. Par définition philosophique, l'artificiel c'est ce qui est créé de toutes pièces et ne contient pas en lui son principe de mouvement. Il n'existe pas à l'état pur. Or le monde dans lequel nous évoluons est un monde naturel, soumis à des lois qui lui sont propres et qu'il serait néfaste de vouloir changer totalement.

Exemple(s) : La notion de « paradis artificiel », développée par Baudelaire dans un poème éponyme, est très éclairante : elle met en évidence l'euphorie d'un poète due à la drogue, mais qui, revenant à la réalité, sombre dans le spleen. L'artificiel a bien ce côté sombre parce qu'illusoire.

2. Le risque de l'artificialisme est de se perdre, de se dénaturer.

Idée : Transformer le naturel ne peut pas se faire à l'infini sans que cela devienne contre-nature.

Argument(s) : Il y a évidemment des degrés d'artificialisation des choses et, jusqu'à un certain point mesuré, l'artifice peut rendre service et achever une nature imparfaite. Mais s'il la dépasse, la base n'y est plus et la chose ou l'être mute en autre chose, se révèle dénaturée. C'est par exemple la distinction qui existe entre la chirurgie thérapeutique et la chirurgie esthétique : ce n'est pas la même chose que de refaire le visage d'un brûlé et de passer sous le bistouri pour gommer les signes de l'âge ou se refaire le nez. De même, le clonage, qui est une artificialisation extrême du pouvoir reproductif de la nature, en vient justement à être contre-nature : un individu naturel ne pourra jamais être remplacé par son clone, il manquerait quelque chose et cela irait à l'encontre du principe d'individuation selon lequel aucune entité ne peut avoir un parfait double.

Exemple(s) : Jonas (*Le principe responsabilité*), explique qu'il faut toujours agir pour ne pas risquer de corrompre le monde et les générations futures, pour ne pas aller à l'encontre, à terme, de la planète et de nos descendants.

II. Mais l'homme est un être de culture qui ne peut pas ne pas vivre sans un minimum d'artifice, il opère même constamment une double négation de la nature.

1. La première négation de la nature est envers le monde.

Idée : Le premier type d'artificialisation, c'est celui qui transforme le monde.

Argument(s) : L'homme, depuis toujours, doit s'adapter au monde dans lequel il vit. C'est même le fondement de sa survie et de celle de son espèce. Il n'aurait pu se perpétuer sans travailler son environnement pour le faire à sa mesure. Il n'accepte pas le monde naturel et n'a de cesse, via la technique, ses outils, son ingéniosité, de l'artificialiser, de le changer pour composer un monde à lui, un monde humain.

Exemple(s) : C'est ce qu'explique Platon dans le Mythe de Prométhée (*Protagoras*). La technique, l'artificialisation, la culture, c'est la force de l'homme et ses outils de survie dans un monde qui, s'il restait tout à fait naturel, lui serait totalement hostile.

2. La seconde négation de la nature est envers l'homme lui-même.

Idée : L'homme étant plus qu'un animal, il renie en lui ce qui le réduirait à une bête.

Argument(s) : L'homme, dans un second grand type d'artificialisation, se nie lui-même, ou plutôt cherche constamment à dépasser en lui

toute forme d'animalité. Ainsi va l'éducation, où il dépasse le domaine de l'inné et de l'instinct pour progresser et aller plus loin. De même, le refus de satisfaire strictement ses besoins, qui prouve à l'humain qu'il peut dire non à l'instinct en lui. L'homme, perpétuellement, à tout âge, va chercher à prouver qu'il est plus qu'un être de nature et va vouloir démontrer sa relative indépendance, la force de son esprit, sa capacité à se transcender de l'animalité et du cours naturel des choses.

Exemple(s) : Hegel (*Esthétique*) prend l'exemple de l'enfant qui aime faire des ricochets dans l'eau d'une rivière. Cela lui permet tout simplement de court-circuiter le courant de l'eau et de réaliser qu'il peut sortir du déterminisme naturel du monde en agissant par sa volonté.

III. Pourquoi opposer aussi radicalement artificiel et naturel et vouloir choisir l'un plutôt que l'autre ? L'homme n'est-il pas fait pour concilier justement les deux ? N'est-il pas en incapacité majeure de privilégier l'un par rapport à l'autre ?

1. L'illusion du naturalisme.

Idée : Le naturalisme, c'est la tendance à vouloir conserver une nature pure et quasi-totale.

Argument(s) : L'homme, parce qu'il a justement une double nature, ne peut pas se satisfaire à n'être que naturel. Il a besoin, pour être humain, d'exercer son art, sa technique, sa culture, et donc d'artificialiser le donné naturel. Il serait illusoire de vouloir laisser la nature intacte, parce que depuis l'apparition de l'homme sur Terre, la nature n'est plus la même. Partout où l'homme fut, il y a des traces, des empreintes de son passage. Les paysages ont été changés (barrages, routes, agriculture, urbanisation), les végétaux sélectionnés et améliorés, les animaux croisés.

Tout de ce monde traduit le travail et la technique des hommes et appartient de ce fait à de l'artificiel. On ne peut pas y échapper.

Exemple(s) : Rosset (*L'anti-nature*) parle du naturalisme, cette idée d'une nature originaire intouchable et autosuffisante, comme une pure construction idéalisée de la réalité, impossible à relier avec l'existence de l'homme.

2. L'homme, un être double, alliage de naturel et d'artificiel, l'un n'allant pas sans l'autre.

Idée : Impossible de préférer le naturel ou l'artificiel, les deux sont cosubstantiels à la nature humaine.

Argument(s) : L'artificiel, qui paraît par définition anti-naturel, fait en fait partie de la nature même de l'homme, puisqu'il est dans sa nature de toujours dépasser la nature. Cette équivoque est constitutive de l'homme elle le définit dans ce qu'il est. S'il choisissait l'un plus que l'autre, il romprait un équilibre essentiel en lui.

Exemple(s) : Merleau-Ponty l'explique très bien (*Phénoménologie de la perception*) : « Il est impossible de superposer chez l'homme une première couche de comportements que l'on appellerait "naturels" et un monde culturel ou spirituel fabriqué. Tout est fabriqué et tout est naturel chez l'homme, en ce sens qu'il n'est pas un mot, pas une conduite qui ne doive quelque chose à l'être simplement biologique et qui en même temps ne se dérobe pas à la simplicité de la vie animale. »

SUJET 2 : Suffit-il de connaître la vérité pour nous débarrasser de nos préjugés ?

Thème : La vérité.

Problématique : La question est de savoir si l'accès à la vérité garantit l'abandon des préjugés. Autrement dit, le savoir, la lucidité, sont-ils des remèdes, des antidotes aux préjugés, aux opinions toutes faites et très souvent infondées ?

Enjeu : peut-on opposer de manière si radicale la vérité et les préjugés ? Sont-ils vraiment deux éléments contradictoires dans le champ de la connaissance et ne serait-ce pas d'ailleurs un préjugé de considérer la vérité ainsi ?

I. L'ignorance et la méconnaissance sont à la base de maints préjugés, de sorte qu'être éclairé suffirait a priori à dépasser ces derniers.

1. Les préjugés, au plus bas dans l'échelle de la connaissance.

Idée : Les préjugés sont les plus faibles formes de connaissance et appellent à être dépassés tant ils sont médiocres.

Argument(s) : Par définition, un préjugé intervient avant (« pré ») la réflexion (« jugement »). Il précède donc toute forme d'analyse et de recherche de vérité. Il est une idée toute faite, préconçue, qui n'a ni fondement ni explication. Dès lors que l'on souhaite avancer dans le domaine de la connaissance, les préjugés s'effritent peu à peu pour laisser place à des jugements et pensées plus aboutis.

Exemple(s) : C'est ce que Platon théorise très bien dans l'exemple de la ligne (République), où il présente par ordre croissant d'intérêt et de

véracité les différentes formes de connaissance. Les préjugés appartenant au domaine de l'opinion sont les plus faibles appréhensions du réel et sont voués à être substitués par des pensées réelles et vraies.

2. En s'assurant du fondement de nos connaissances, on vainc les préjugés.

Idée : Les préjugés sont des idées toutes faites, non certifiées et non élaborées.

Argument(s) : Nous ne sommes pas auteurs de nos préjugés mais récepteurs passifs. Un préjugé est une idée reçue qui n'est pas passée au crible d'un examen ou d'une analyse. Ils équivalent aux stéréotypes, aux opinions et sont bien souvent complètement faux. Un des buts de la philosophie est de rechercher le vrai, et pour cela de partir en quête de ce qui est fondateur et ne peut être remis en cause. Il faudrait douter de tous les préjugés pour les passer à l'épreuve de l'esprit, voir s'ils résistent à l'analyse ou non. En règle générale, ils disparaissent assez rapidement, étant remplacés par des idées plus abouties.

Exemple(s) : C'est ainsi que commence le doute sceptique de Descartes (*Discours de la méthode*), qui, voulant savoir ce qu'il y a de certain en ce monde, commence par battre en brèche les préjugés (ses opinions, les idées qu'il s'est construites durant son enfance et son éducation, etc.).

II. La vérité, si elle s'avère nécessaire, n'est sans doute pas suffisante pour se débarrasser des préjugés. La posséder est une chose, l'assumer en est une autre. Et si tout cela était aussi et surtout affaire de volonté ?

1. Il est souvent plus confortable de rester dans ses préjugés que d'affronter la vérité.

Idée : Le préjugé est facile, demande peu d'effort(s) et de remise en question.

Argument(s) : Socrate en a fait les frais, en voulant éclairer le monde et faire naître la vérité en chacun de ses pairs. Il a été condamné à mort, accusé de mettre en danger la vie de la cité alors gouvernée par des sophistes. Son histoire résonne de manière intemporelle. Bien souvent, lorsque l'on porte un préjugé, on vit avec grande violence le dépassement de ce dernier car cela suppose des remises en cause, un grand effort vis-à-vis de soi-même et un véritable travail de réflexion. Il est ainsi plus confortable de rester dans nos préjugés même lorsque l'on nous met la vérité en face.

Exemple(s) : L'allégorie de la caverne de Platon (*République*) le montre bien. Des prisonniers sont enfermés dans une grotte, dos à la sortie, et ne voient que des ombres (symboles des préjugés) sur les parois de cette dernière. Lorsque quelqu'un d'extérieur à la grotte descend pour leur dire que ces ombres sont fausses et ne sont que des reflets des choses dehors, il se fait vilipender, personne ne veut le croire, et quand bien même un prisonnier regarderait de suite dehors, le manque d'habitude face à la lumière lui brûlerait les yeux.

2. La vérité est avant tout une affaire de volonté.

Idée : Quelle dose de vérité tout un chacun peut-il supporter ?

Argument(s) : La vérité peut mettre à mal la vie, car elle n'existe pas que dans un champ théorique mais a bel et bien des effets pratiques (concrets). Selon sa force mentale, un individu assumera différemment

cette dernière et sa capacité à la supporter s'en trouvera changée. Parce que la vérité est souvent brutale, cruelle, indigeste pour nos esprits comme nos organismes, nous préférons nous bercer d'illusions et accueillir docilement les préjugés.

Exemple(s) : Nietzsche écrit ainsi : « Il n'y a qu'un seul monde et il est faux, cruel, contradictoire, séduisant et dépourvu de sens. Un monde ainsi constitué est le monde réel. Nous avons besoin de mensonges pour conquérir cette réalité, cette vérité » (*Fragments posthumes*).

III. Le gros problème de la vérité est qu'elle n'est sans doute jamais certaine et totalement fondée. Qui nous dit qu'elle ne serait pas elle aussi de l'ordre du préjugé ? Le cas échéant, elle serait bien loin de nous en débarrasser...

1. Il n'y a pas de faits, seulement des interprétations.

Idée : La vérité avec un grand « V », par quel moyen peut-on la connaître, sachant que l'homme est limité dans sa perception des choses ?

Argument(s) : Nous n'avons pas accès aux choses telles qu'elles sont et n'avons aucun moyen de savoir si les jugements que nous avons sont absolument vrais ou non, parce que nous sommes des êtres limités et non omniscients. Limités à la fois par notre perception des choses uniquement spatiale et temporelle. Limités aussi parce que nous sommes pris dans le monde sur lequel nous voulons émettre des vérités, pétris de subjectivité et sans distance suffisante.

Exemple(s) : Nietzsche explique ainsi (*La vérité au sens supra-moral*) qu'il faut mettre fin à l'idée selon laquelle il existe des vérités générales. Pour lui, il n'y a que des jugements d'ordre interprétatif, dénués de ce caractère parfait et absolu qu'on voudrait à tort leur attribuer pour en faire des vérités intouchables.

2. Accepter des fausses vérités pour pouvoir tout simplement vivre ensemble et vivre dans le monde.

Idée : Un monde dénué de toute certitude serait invivable, il faut donc (s') en créer.

Argument(s) : Il faut ainsi des idées consensuelles, admises par tous, pour pouvoir évoluer. Ces idées sont de tout ordre, physique (le géocentrisme, les lois de causalité, de la gravité) mais aussi moral (le bien et le mal, ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, etc.). Elles sont indispensables pour fournir les bases d'un monde possible où l'on peut vivre ensemble en accord et où l'on peut survivre individuellement sans se perdre dans le non-sens et l'absurde qu'un univers de relativisme et sans vérités engendrerait.

Exemple(s) : C'est l'idée de Wittgenstein qui explique (*Tractatus logico-philosophicus*) que l'homme se doit de choisir telles ou telles idées, non véridiques, comme ce qu'il appelle des « certitudes », piliers de notre monde et de notre vivre ensemble.

SUJET 3 : Explication de texte - Option 1

A. Éléments d'analyse

1. Montesquieu distingue le « législateur » de la « nation en général ». Comment expliquez-vous la différence entre les deux ?

Le législateur est celui qui fait les lois, qui décide donc des règles du droit à faire respecter. La nation en général équivaut au peuple.

2. Selon le texte, en quoi les lois de Pierre I^{er} en Russie sont-elles « tyranniques » ?

Pour Montesquieu, les lois de Pierre I^{er} de Russie sont tyranniques parce qu'elles court-circuitent les habitudes du peuple et lui sont imposées de l'extérieur par la seule volonté du dirigeant. Il est tyrannique de faire des lois les seules sources du droit et d'en dissocier les mœurs, qui s'avèrent constituer également des règles sociétales, certes, plus diffuses, provenant du peuple. La tyrannie ou le despotisme viendraient donc du fait qu'un homme seul dispose de tous les pouvoirs, c'est-à-dire ceux de gouverner, de légiférer et de punir.

3. Quelle est la différence que le texte établit entre l'usage des « peines » et l'usage des « exemples » ? Expliquez en illustrant votre propos par des exemples précis.

L'usage des peines est l'outil du pouvoir judiciaire qui va punir quiconque n'ayant pas obéi aux lois. Or, Montesquieu nous dit que les mœurs n'ont pas à être réglées par des lois, mais plutôt par des exemples. Face à la désobéissance pure et dure, il y a des mesures coercitives pour punir (des peines), mais ces mesures s'avèrent inadaptées pour changer des habitudes : les us et coutumes ne se font pas par le droit mais par mimétisme, ont besoin d'éléments et de personnes inspirantes (des exemples).

B. Éléments de synthèse (cela correspond ici à l'option n°2 : problématiser le texte et retracer la logique de pensée de l'auteur)

1. Quelle est la question à laquelle l'auteur tente ici de répondre ?

Montesquieu se demande ici ce qu'est une politique juste, une gouvernance légitime, qui respecte la nation, ce à quoi il répond par l'idée sous-jacente de république (« chose publique ») où le peuple a une place et un rôle à jouer en contrant celle de despotisme ou de tyrannie, où seul le dirigeant décide de tout.

2. Dégagez les différents moments de l'argumentation.

Dans un premier temps, Montesquieu affirme un départage définitionnel qui lui fait distinguer les lois (domaine du législateur) des mœurs (domaine du peuple). Ce qui lui permet dans un second temps, par un lien de cause à effet, d'expliquer qu'on ne peut changer les mœurs par les lois, puisque ce ne sont pas des réalités du même ordre. D'où il découle selon lui, et c'est le troisième temps de cet extrait, la conclusion suivante : celui qui voudrait changer les mœurs par les lois, qui donc ne respecterait pas la séparation des pouvoirs, serait un tyran.

3. En vous appuyant sur les éléments précédents, dégagez l'idée principale du texte.

Montesquieu est assez radical et présente l'idée selon laquelle seule la séparation des pouvoirs (et ici notamment le législatif de l'exécutif) est constitutive d'une politique digne de ce nom, c'est-à-dire qui respecte le peuple. Une république ou, selon le terme d'aujourd'hui, une démocratie. Dans le cas contraire, on serait dans une tyrannie. Comme il l'écrit lui-même dans ce même ouvrage d'où est extrait le texte du baccalauréat à l'étude : « tout serait perdu si le même homme ou le même corps exerçait ces trois pouvoirs : celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques et celui de juger les crimes ou les différends des particuliers. »

C. Commentaire

1. Diriez-vous, avec Montesquieu, que les manières de vivre ne doivent pas être changées par les lois ?

Montesquieu était avant-gardiste quant au grand chamboulement social qu'apportera la Révolution quelques décennies après la parution de son ouvrage et qui distingue le citoyen de l'individu particulier, la sphère publique de la sphère privée, les lois des habitudes. En effet, il en va de notre liberté personnelle, dont la liberté d'expression, de vivre comme on l'entend tant que cela ne bouleverse pas l'ordre social. C'est ainsi qu'en France, n'importe quelle communauté religieuse a le droit d'exister et de s'exercer hors de la sphère publique, où c'est au contraire la laïcité qui prévaut. Le cas contraire engendrerait une restriction problématique des libertés : on ne peut imposer à quiconque de vivre de telle ou telle façon, de se vêtir ainsi ou de croire ou non en tel Dieu. Cette marge laissée à l'existence privée des individus fait le curseur du totalitarisme ou du libéralisme. Plus un pays est libéral, plus la marge laissée par l'État aux individus est grande. À l'inverse, plus cette marge s'amenuise, moins la démocratie est grande.

2. Sur quoi un changement des manières de vivre pourrait-il prendre appui ?

Un changement des manières de vivre, pour ne pas être dictatorial, doit venir de la volonté même des personnes et ne pas être de l'ordre de la contrainte. Il ne peut se faire qu'avec une conformation volontaire, par adhésion, conviction ou appartenances, donc par mimétisme. C'est par exemple ce qui se produit dans l'éducation d'un enfant, qui apprend à vivre comme le fait son entourage et qui piochera ci et là, en grandissant, des habitudes qui lui plaisent et lui conviennent et qui définiront plus tard sa manière d'être, ses coutumes. De manière très contemporaine, c'est ce qu'ont compris les grands stratèges commerciaux qui privilégient dorénavant ce qu'on appelle des influenceurs, pour pousser les gens à s'identifier davantage et à faire

comme eux sans avoir l'impression que cela provienne d'une pression extérieure.

